

# OLGA MELIKOFF

*“Our idea was not only considered radical, but even beyond imagining.”*



# MURIELLE PARKES

*“We could see the writing on the wall, that our kids needed to be speaking French.”*



Photo : John Kenney / MONTREAL GAZETTE

## By/par Maurice Crossfield

When Olga Melikoff, Murielle Parkes and the late Valerie Neale set out to create a French immersion program at Margaret Pendlebury Elementary School in St. Lambert in 1963, they had no idea it would ultimately change the face of English-language public education across Canada and help forge linguistic duality into a defining characteristic of our nation.

“We could see the writing on the wall, that our kids needed to be speaking French,” said Parkes. “We knew darned well we had to do something.”

“It’s really amazing how it’s grown,” said Melikoff. “It was a very local issue for us at the time, and today the census is showing more bilingualism among Anglophones.”

Both Parkes and Melikoff knew that being able to live and work in French would be key factors in their children’s futures.

Parkes, who was born in Ontario and attended school in Chambly after grade 9, was unilingual. Much of Melikoff’s family was bilingual and she saw the benefits. Most educational experts now concede that without speaking French in everyday situations, most students won’t achieve a high level of bilingualism.

“The teachers all thought this would never work, particularly for my daughter who had a learning disability,” Parkes said. “As far as I’m concerned, it actually helped with her learning disability. When she came out she had a whole community of friends in the French, as well as her English community.”

What neither of them saw was how the popularity of the concept would grow. Today French immersion classes are available in nearly every English school in Quebec and in hundreds of English schools across Canada. By 2016, 425,000 students were enrolled in French immersion classes in Canada. Enrollment has

En 1963, quand Olga Melikoff, Murielle Parkes et la regrettée Valerie Neale ont entrepris de créer un programme d’immersion française à l’école primaire Margaret Pendlebury de Saint-Lambert, elles ne pouvaient imaginer que leur projet allait changer le visage de l’éducation publique partout au Canada et contribuer à faire de la dualité linguistique un trait déterminant de l’identité de notre nation.

« Il fallait se rendre à l’évidence : nos enfants devaient parler le français, explique Mme Parkes. Nous savions fort bien qu’il fallait agir. »

Mme Melikoff ajoute : « Le projet a pris une ampleur incroyable. À l’époque, il s’agissait pour nous d’un problème très localisé, mais aujourd’hui, les données du recensement indiquent que le taux de bilinguisme est plus élevé chez les anglophones. »

Mmes Parkes et Melikoff étaient convaincues que pouvoir vivre et travailler en français allait devenir un facteur déterminant pour l’avenir de leurs enfants.

Mme Parkes, alors unilingue, est née en Ontario et a fréquenté l’école de Chambly après sa 9<sup>e</sup> année. Quant à Mme Melikoff, le bilinguisme était chose courante dans sa famille, et elle en a vite constaté les bienfaits. Aujourd’hui, de nombreux experts de l’éducation admettent que, sans la pratique quotidienne du français, la plupart des élèves ne peuvent pas atteindre un haut niveau de bilinguisme.

« Tous les enseignants ont cru que notre projet ne fonctionnerait jamais, notamment en ce qui concerne ma fille qui avait des troubles d’apprentissage, raconte Mme Parkes. Mais je pense que ce programme l’a beaucoup aidée. À la fin, elle avait toute une bande d’amis dans la communauté française et anglaise. »

Ce que les deux femmes n’avaient pas prévu, c’était à quel point ce concept allait devenir populaire. Aujourd’hui, les cours d’immersion française sont offerts dans presque toutes les écoles anglaises du Québec et dans des centaines d’autres écoles partout au Canada. En 2016, 425 000 élèves se sont inscrits à ce cours au Canada. Le taux d’inscription s’est révélé particulièrement élevé au sein des populations immigrantes des régions de Toronto et de Vancouver.

been particularly strong among immigrant populations in the Toronto and Vancouver areas.

Headed up by these dynamic moms, the St. Lambert Protestant Parents for French Education held its first meeting on October 30, 1963. A dozen parents agreed that the current teaching of French in English schools simply wasn't up to snuff, producing students that would remain functionally unilingual. An action plan was agreed upon to introduce a model integrating French and English in the same program.

But the plan met with resistance from the St. Lambert Protestant School Board and the Chambly County Central School Board. It hadn't been done before, and many educators felt it would further disadvantage students who might already be struggling to learn in their mother tongue. Stating that the resources would be better dedicated elsewhere, in February 1964, the boards turned down the idea.

“When we presented this proposal to the local board, we instantly saw that our idea was not only considered radical, but even beyond imagining,” Melikoff writes on a website she is putting together about the experience. “Would this not threaten the ‘raison d’être’ of the English language system, especially at a time when language issues were in the forefront of Quebec politics in the 1960s.”

But the parent group continued to grow, as did the task before them. Not content to wait for school board approval, they developed French-language day camps in the summer, and Saturday morning school sessions in the winter. Meanwhile pressure continued to mount on the local and regional school boards.

Finally, in 1965, the boards agreed to an experimental French immersion kindergarten class at Margaret Pendlebury Elementary. Kindergarten wasn't compulsory at the time, and it was reasoned that such a program couldn't do any lasting harm. When registration day came, the class filled up quickly: Registration began at 1 p.m. and by 1:05 p.m., 26 students were enrolled.

“It went so fast, Olga and I almost missed getting our kids into the program,” Parkes recalled.

It didn't take long for word to get out, and before long educators from outside the region began to take an interest.

“We knew we were on to something. Madam (teacher Evelyne) Billey had people coming from across the province and from around the world to see her classes,” Parkes said. “She finally had to ask that visitors come to her classroom only once a week because it was getting too distracting.”

Meanwhile, the mothers of French immersion began work on broadening their support base, with the aim of expanding the program into regular elementary school, and possibly beyond. Briefs were prepared for the Ministry of Education, among others, and the parents reached out to McGill University. Along with letters of encouragement from neuroscientist Dr. Wilder Penfield, they also made contact with psychologist Dr. Wallace Lambert. Initially reluctant, he would later develop a testing program to scientifically measure the results of the French immersion experiment.

“In fact, some historical accounts have credited McGill University with the creation of French immersion,” noted David Johnston, Quebec Representative for the Office of the Commissioner of Official Languages who nominated Parkes and Melikoff for the award.

Présidé par ces mères dynamiques, un groupe de parents protestants, qui préconisait l'enseignement du français à Saint-Lambert, tient sa première rencontre le 30 octobre 1963. Une dizaine d'entre eux conviennent alors que l'enseignement du français dans les écoles anglaises n'est tout simplement pas à la hauteur et que les élèves resteront unilingues sur le plan fonctionnel. Un plan d'action est donc adopté pour introduire un modèle qui intégrera le français et l'anglais dans le même programme.

Mais le plan se heurte à la résistance de la St. Lambert Protestant School Board et de la Chambly County Central School Board. Personne n'avait jamais tenté l'expérience, et de nombreux éducateurs avaient l'impression qu'un tel programme défavoriserait encore plus les élèves qui éprouvaient déjà des difficultés d'apprentissage dans leur langue maternelle. En février 1964, stipulant qu'il valait mieux utiliser leurs ressources à d'autres fins, les commissions scolaires rejettent l'idée.

« Quand nous avons soumis notre proposition à la commission scolaire locale, nous avons immédiatement réalisé que notre idée était considérée tout aussi radicale qu'inconcevable », écrit Mme Melikoff sur un site Web en préparation où elle décrit son expérience. « Cela n'allait-il pas nuire à la raison d'être du système scolaire de langue anglaise ? Surtout dans les années 1960, à une époque où les problèmes linguistiques étaient à l'avant-scène de la politique québécoise ? »

Mais le nombre de parents du groupe a continué d'augmenter, tout comme les tâches qui les attendaient. Sans attendre l'approbation des commissions scolaires, les parents mettent sur pied, l'été, des camps de jour en français et, en hiver, des séances à l'école tous les samedis matin. Entre-temps, la pression auprès des commissions scolaires locales et régionales s'intensifie.

Finalement, en 1965, les commissions scolaires acceptent le projet pilote d'une classe d'immersion française pour les élèves de la maternelle de l'école primaire Margaret Pendlebury. À l'époque, l'école maternelle n'était pas obligatoire, et l'on avait déterminé qu'un tel programme ne causerait pas de dommages à long terme. Le jour de l'inscription, la classe s'est vite remplie: l'inscription a débuté à 13 heures, et à 13 h 5, 26 élèves étaient inscrits.

« Cela s'est fait si rapidement qu'Olga et moi avons failli rater la chance d'inscrire nos enfants au programme », se rappelle Mme Parkes.

Il n'a pas fallu attendre longtemps pour que tout le monde en parle et, peu après, des éducateurs de l'extérieur de la région ont commencé à s'y intéresser.

« Nous étions convaincues d'être sur une piste intéressante, affirme Mme Parkes. L'enseignante, Mme Evelyne Billey recevait des gens de tout le Québec et de l'étranger pour assister à ses cours. Elle a fini par demander aux visiteurs de venir dans sa classe qu'une seule journée par semaine, car leur présence était devenue une trop grande source de distraction. »

Entre-temps, les mères de l'immersion française ont entrepris d'élargir leur réseau de soutien pour intégrer le programme aux écoles primaires régulières et, possiblement, à d'autres écoles. Des dossiers ont été préparés à l'intention, entre autres, du ministère de l'Éducation, et les parents ont sollicité l'aide de l'Université McGill. En plus des lettres d'encouragement du neuroscientifique, le Dr Wilder Penfield, le groupe a également fait appel au professeur Wallace Lambert, éminent psychologue. Au départ réticent, M. Lambert allait plus tard développer un programme d'essai pour mesurer scientifiquement les résultats de cette expérience d'immersion en français.

« Certains ouvrages historiques attribuent la création du programme d'immersion française à l'Université McGill », signale David Johnston, représentant québécois du Commissariat aux langues officielles, qui a mis en nomination Mmes Parkes et Melikoff pour le Prix.

« Notre idée était considérée  
tout aussi radicale  
qu'inconcevable. »

“As a result, revisionist history has tended to give Mr. Lambert and McGill most of the credit for the actual genesis of the Margaret Pendlebury program. This was evident in 2011, when the magazine *Canadian Issues/Thèmes canadiens*, published by the Association for Canadian Studies, referred to the Margaret Pendlebury undertaking as ‘Wallace Lambert’s experiment.’ “In fact, it was really an experiment born of the imagination of a group of ordinary stay-at-home mothers who recognized during the Quiet Revolution that Quebec was changing, and that English-language public education needed to change with it.”

“The foresight and hard work of Ms. Melikoff, Ms. Parkes, and Ms. Neale continues to benefit our students today,” said Jennifer Maccarone, past-president of the Quebec English School Boards Association. “Bilingual education is no longer novel but standard, a trend that began because of the foresight of three mothers who refused to accept anything but excellence and positive change for their community.”

Today Melikoff, 91, is busy organizing the various notes, meeting minutes, briefs and letters of support from those early days. She’s seeking a place where they can be archived for future generations. And her website describing the experience in detail will be online soon.

Following her experience with making the French immersion program a reality, Parkes eventually moved to Mansonville, where she helped to create Eastern Townships Citizen Advocacy, now known as the Missisquoi North Volunteer Centre. Now 81, she remains an active and involved member of her community.

« Voilà pourquoi une version révisionniste de l’histoire a eu tendance à accorder plus de mérite à M. Lambert et à McGill pour la véritable origine du programme Margaret Pendlebury ».

C’est d’ailleurs ce qui est ressorti en 2011 dans le magazine *Thèmes canadiens*, publié par l’Association d’études canadiennes, qui avait qualifié le programme Margaret Pendlebury « d’expérience Wallace Lambert ». M. Johnston poursuit : « Mais en réalité, cette expérience est née de l’imagination d’un groupe de mères au foyer qui avaient constaté, dans le Québec de la Révolution tranquille, que la province changeait et que l’éducation publique de langue anglaise devait elle aussi évoluer dans la foulée. »

« La clairvoyance et le travail assidu de Mmes Melikoff, Parkes et Neale continuent de faire sentir leur influence positive sur les étudiants d’aujourd’hui », souligne Jennifer Maccarone, ancienne présidente de l’Association des commissions scolaires anglophones du Québec. « L’éducation bilingue n’est plus une nouveauté, elle est une norme, une tendance qui a pris naissance grâce au flair de trois mères qui, refusant

tout compromis, ont visé l’excellence et des changements positifs pour leur communauté. »

À 91 ans, Mme Melikoff s’affaire aujourd’hui à mettre de l’ordre dans les notes, les procès-verbaux des réunions, les mémoires et les lettres de soutien de l’époque. Elle cherche un lieu où ces documents pourraient être préservés dans l’intérêt des générations futures. Son site Web, qui décrit son expérience de manière détaillée, sera bientôt en ligne.

Après avoir réussi à faire du programme d’immersion française une réalité, Mme Parkes a déménagé à Mansonville, où elle a aidé à créer le Parrainage civique de l’Estrie, qu’on appelle maintenant Centre d’action bénévole de la Missisquoi Nord. Aujourd’hui âgée de 81 ans, elle continue d’être active et entièrement engagée dans sa communauté.

« Il fallait se rendre à l’évidence : nos enfants devaient parler le français. »

“Everybody can be great. Because anybody can serve.”

– Martin Luther King Jr.

**Congratulations Murielle Parkes, Olga Melikoff,  
John Rae and Hayley Campbell.**

**Thank you for your commitment to our community.**



**Proud partner of the 10th annual Sheila and Victor Goldbloom Community Service Award.**